



Alexander Khodakov

La cuisine diplomatique

Alexander Khodakov

La Cuisine diplomatique

© Alexander Khodakov, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6933-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon épouse, Nadia, pour sa patience et son amour indéfectible, qui m'a toujours soutenu dans tous mes enthousiasmes et dans toutes mes entreprises.

À mes amis, Jean-Claude, Marc et Patrice, pour leurs précieux conseils, leur assistance et amitié ; sans leur appui je n'aurais jamais eu le courage de me mettre à écrire ce livre.

Je suis prêt à défendre le point de vue selon lequel
le métier le plus vieux du monde ne l'est pas en réalité ;
le métier le plus vieux est la diplomatie, car il fallait d'abord se mettre
d'accord.

*Sergey Lavrov, Ministre des Affaires étrangères de Russie*¹

Mes langues

J'ai à peine six ans. Ma mère décide que je dois apprendre une langue étrangère. Avant d'aller à l'école, je dois prendre des cours privés à la maison. Cela coûte de l'argent, mais elle voit ça comme un investissement pour le futur. Pourquoi a-t-elle choisi l'allemand ? Je n'aurai jamais de réponse à cette question. Douze ans après la Grande Guerre le sentiment antiallemand était toujours très vivace ; les enfants à l'école refusaient d'aller dans la classe où on enseignait l'allemand, tous voulaient apprendre l'anglais. Y-avait-t-il des Allemands dans la famille ? Je n'ai pas connu mon père biologique et ma mère n'a jamais voulu me révéler son vrai nom. Elle m'a pourtant raconté que ses parents étaient originaires de la région de la Volga où beaucoup d'Allemands habitaient avant la guerre. Mes grands-parents avaient quitté la région déjà dans les années vingt, pour fuir la grande famine et s'étaient retrouvés à Tashkent où mon père était né.

Je ne me rappelle pas mes premiers professeurs de langue. Je ne crois pas qu'aucune d'entre elles ait reçu une éducation pédagogique. Il paraît que mes progrès au départ étaient plus que modestes. Néanmoins, j'ai appris à lire et à écrire. Le seul problème était l'alphabet. Mes professeurs étaient toutes de vieille souche, leur génération faisait usage de l'alphabet gothique. Donc, il fallait lire et écrire en gothique. Avez-vous vu un manuscrit en caractères gothiques ? Ça ne peut rappeler qu'une chose – une grille. Ou bien, une palissade. Des traits verticaux pour la majorité des lettres. J'ai appris par la suite les alphabets cyrillique et latin, mais jusqu'à ce jour je suis resté marqué par le gothique.

Les professeurs se relayaient, je piétinais sur place. Tout a changé avec l'apparition d'Alma. Elle était, comme mes grands-parents, originaire de la Volga et avait un accent très particulier. Elle ne parlait pas, elle chantait. En russe également. Alma s'est emparée de mon éducation linguistique d'une façon sérieuse. À la fin de mes études scolaires je pouvais lire et même écrire en bon allemand. Cependant, je n'arrivais pas à parler. Alma elle-même parlait la langue couramment. Mais elle devait se servir des manuels soviétiques – il n'y en avait pas d'autres. L'école en URSS n'avait pas pour but d'enseigner une langue pour qu'on puisse parler ; l'accent était mis sur les disciplines techniques où il suffisait de pouvoir lire et comprendre. En plus, j'étais timide et avais peur de faire des erreurs.

À l'école, j'étais inscrit dans la classe « anglaise ». L'idée était d'apprendre deux langues simultanément ce qui pouvait me donner un certain avantage dans ma vie future. Ayant déjà l'expérience de l'allemand, j'apprenais l'anglais sans problèmes. Mais ce « sans problèmes » n'était pas forcément à mon avantage. Je ne faisais pas assez d'efforts et mon savoir n'était pas, à vrai dire, profondément ancré dans mon cerveau. En tout cas, il n'était pas question de parler couramment.

Ma mère s'est mise d'accord avec le directeur de l'école afin que je puisse passer deux examens de langue – celui d'anglais, et l'allemand. J'ai obtenu cinq sur cinq aux deux. Mon certificat d'école secondaire mentionnait donc la connaissance de deux langues, ce qui était exceptionnel à l'époque dans mon pays.

Les points de bifurcation

L'écrivain américain O. Henry, très populaire dans son pays au début du XXème siècle, décrit dans sa nouvelle « The ways we choose » le sort d'un jeune poète, qui n'a pas beaucoup de succès avec son œuvre. Il quitte son village et s'en va à l'aventure, chercher une autre vie. Il arrive à un carrefour – trois voies s'offrent au jeune homme. O. Henry donne à son héros trois essais, mais la fin est toujours la même – le jeune homme se tue ou est tué d'un coup de pistolet ayant appartenu au marquis De Beauperthuy.

Dans la vie réelle, le choix qu'on fait au carrefour, sur un point de bifurcation, détermine ce qui va se passer dans le futur ; on n'a qu'une chance et la marche-arrière est impossible. Il arrive que quelqu'un d'autre fasse le choix pour vous ; c'est parfois fâcheux, mais on vous met devant le fait accompli. Cela m'est arrivé plus d'une fois.

J'ai compté quinze points de bifurcation dans ma vie. Quinze fois je me suis retrouvé dans une situation où j'ai dû choisir ou bien où quelqu'un avait choisi à ma place. Est-ce beaucoup ? Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, le chemin de ma vie a été tortueux.

Le choix du métier

La durée de la scolarité en Union soviétique était à cette époque de dix ans. En huitième le temps était venu de choisir un métier. J'allais avoir 18 ans, et si je n'arrivais pas à continuer mes études dans une université, je risquais d'être appelé sous les drapeaux. Le service militaire était obligatoire, le seul moyen d'y échapper était de faire des études supérieures. J'irais à la fac, il n'y avait pas de doute. La question était de savoir laquelle.

Les sciences techniques ? Exclues par définition ! Les maths ont été un cauchemar pour moi au cours de mes dix ans de scolarité, jusqu'à présent je ne sais toujours pas comment j'ai réussi à passer les examens finaux de maths et de géométrie. Lors de l'examen de physique, le directeur de l'école, qui faisait partie de la commission, s'était résigné à me souffler les réponses, sans quoi j'aurais fini par échouer. Quelle honte !

Par contre, j'aimais la biologie et l'anatomie. J'avais un faible pour la médecine – je l'ai toujours, je m'y intéresse – mais la chimie aux examens d'entrée ne me laissait aucune chance. De surcroît, la perspective de me retrouver dans un amphithéâtre d'anatomie devant des entrailles déchiquetées me dégoûtait à tel point qu'il était évident que je ne pourrais jamais être médecin.

Devenir journaliste, comme ma mère ? Cela me tentait beaucoup. J'écrivais des vers, comme tous les adolescents, somme toute, ils étaient médiocres, mais j'avais envie d'écrire (cette envie se réalise maintenant, comme vous voyez). Je m'intéressais aux langues, je lisais des études linguistiques sur les langues germaniques. Faire des études de langues, devenir interprète ?

C'est à ce moment-là, qu'Alma entre en scène. Ma mère et Alma sont déjà des amies très proches et ma mère lui prête une oreille très attentive. Alma décrète que je dois aller faire des études à l'Institut d'État de relations internationales². Cet institut, affilié au ministère des Affaires étrangères, comptait parmi les écoles supérieures les plus prestigieuses du pays (son nom complet est l'Institut d'État des Relations Internationales de Moscou, l'abréviation russe – MGIMO ; je vais en faire usage ci-après). Ma mère avale l'appât d'un coup, mais commence tout de suite à avoir des doutes. C'étaient les enfants des diplomates,

des ministres, des hauts fonctionnaires du Parti communiste, bref, de l'élite soviétique, qui faisaient leurs études à MGIMO. Ma famille appartenait plutôt à la classe moyenne. Intégrer cet établissement sans avoir des appuis au plus haut niveau, sans piston, comme on dit – était impensable. Le problème, c'étaient les examens d'entrée : langue russe, histoire, géographie et langue étrangère – cette dernière au choix. Quelqu'un « de la rue », comme moi, y échouerait inévitablement. Mais Alma prend une pose majestueuse – c'était facile avec sa corpulence naturelle, – et promet de résoudre tous les problèmes.

Elle y réussit ! La corruption n'était pas encore omniprésente dans le pays, mais au sein du système d'éducation supérieure elle existait bien. Tout le monde était au courant, des scandales surgissaient parfois par-ci, par-là, mais en principe le mécanisme était tellement bien conçu et bien huilé, qu'il était presque impossible de trouver des preuves du bakchich. Il faut tout de même admettre qu'à l'époque, les protagonistes des schémas de « réussite aux examens » respectaient les apparences. Et faisaient de leur mieux pour tenir parole.

Le schéma se présentait ainsi : les professeurs des écoles supérieures donnaient des leçons privées aux écoliers qui allaient passer les examens d'entrée, chacun dans sa discipline. Ils faisaient du bon travail – leurs élèves acquéraient des connaissances plus profondes qu'un écolier moyen. Bien qu'il ait été impossible d'obtenir par avance les questions des examens, les professeurs, qui recevaient ces examens depuis des années, pouvaient très bien faire des pronostics et dressaient leurs élèves pour qu'ils puissent apprendre les réponses par cœur. Bien sûr, il était important de passer l'épreuve avec « son » professeur, car deux ou même trois clans se faisaient concurrence. On ratait « son » professeur, on ne passait pas.

Toute l'année je subissais ce dressage. Le russe, l'histoire, la géographie, deux fois par semaine. Cela coûtait cher. Parfois j'avais l'impression que ma tête allait éclater. Mais ces études intensives ont porté leurs fruits – en juillet 1969 je réussis à passer les examens d'entrée. Cinq sur cinq pour tout, 20 sur 20 au total. C'était le seuil pour les écoliers – ceux qui avaient servi dans l'armée ou avaient travaillé deux ans au moins dans une entreprise industrielle ou agricole, devaient obtenir 18 ou même 17 sur 20. Le système soviétique favorisait ainsi la classe travailleuse, en opposition à l'intelligentsia, qui était toujours soupçonnée de dissidence (ces garçons recevaient une étiquette de « travailleurs » et la distinction entre eux et les « écoliers » persistait jusqu'à la fin des études).